

La vie quotidienne

UNE VIE PRIVEE, PRIVEE DE PERSPECTIVE

Le premier problème social se rencontre avec la première forme de vie sociale dans laquelle nous passons tous : l'école. Tout le monde le dit régulièrement, l'école est un échec. Elle ne parvient pas aux principaux buts qu'elle se donne. Elle ne donne pas le minimum de culture et de niveau à toute la population. Il y a par exemple en France deux millions deux cent mille personnes qui ont de grandes difficultés dans la maîtrise de la lecture et de l'écriture (1988).

Elle ne donne pas non plus une éducation égale pour tous, les différences sociales sont flagrantes : les enfants de professeurs sont ceux qui réussissent le mieux ainsi que les enfants de cadres.

Et puis même pour le petit pourcentage qui réussit tout de même à profiter de l'école, cela n'est pas pleinement satisfaisant. Les élèves s'ennuient, ils travaillent rarement pour le plaisir ou le goût d'apprendre et de se cultiver. Bien souvent, la seule motivation c'est l'idée d'une réussite sociale au bout.

Ce n'est pas seulement faute de moyens si les résultats sont si médiocres car il y a tout de même en France quelque chose comme 900 000 enseignants, et le budget de l'Education nationale représente tout de même près de 20% du total du budget (262,2 milliards de francs en 1992).

C'est que l'école n'est pas organisée pour développer le travail collectif ou le travail d'équipe. Elle pousse le plus souvent à l'individualisme, à la concurrence. C'est vrai que c'est ce qui attend l'écolier dans la vie active...

Et puis surtout, si l'école est si souvent ennuyeuse, c'est que l'enseignement est totalement séparé de la vie, de toute la vie, culturelle, professionnelle, etc. Il n'y a qu'à voir comme les élèves sont contents dès qu'il y a une sortie en dehors de l'école. Là le

comportement change du tout au tout : les plus timides deviennent confiants et décontractés, les plus chahuteurs deviennent moins exubérants et plus responsables.

Mais ces sorties ne sont dans le meilleur des cas qu'une récompense ou une exception. La règle, c'est que l'enseignement se fait en vase clos et pendant une partie elle aussi circonscrite de la vie.

Les patrons, eux, revendiquent régulièrement que l'école soit "plus près de l'entreprise", comme ils disent. Mais les enseignants se méfient, à juste titre, de ces déclarations. Les patrons, dès qu'ils ont les élèves sous la main, oublient vite qu'il faut les éduquer et qu'ils ont besoin d'apprendre et ils remplacent cela par du dressage et du gavage.

Alors cela fait bien longtemps que les premiers militants de la classe ouvrière avaient compris qu'il était illusoire de réclamer "une éducation du peuple par l'Etat". Marx déclarait que c'est au contraire "l'Etat qui a besoin d'être éduqué d'une rude manière par le peuple".

Il n'y a pas que l'école qui ne sait pas satisfaire la jeunesse. C'est toute la société qui rejette plus ou moins les qualités de cet âge-là.

La jeunesse, c'est l'âge où l'on se permet de rêver, d'imaginer une autre vie. Et ces rêves ne sont pas encore éteints par l'exploitation, par les habitudes, par le moule social. C'est pourquoi la jeunesse est une formidable capacité de dynamisme, d'imagination, de trop plein d'énergie.

Et bien, pour ce qui est du monde du travail, cette énergie n'est la bienvenue que si elle peut rapporter plus de profits aux patrons. D'ailleurs, ceux-ci l'ont bien compris. Par le biais des centres d'apprentissage, par le biais des boîtes d'intérim, ils envoient régulièrement des jeunes casser les temps de production dans les usines. Là où il leur est plus difficile de faire baisser les temps ou augmenter les cadences par les plus anciens, ils utilisent l'embauche des nouveaux jeunes.

Mais en dehors de la productivité accrue ou du salaire plus bas (puisque le jeune n'a encore ni qualification ni ancienneté) rien d'autre n'intéresse le patron. Son imagination, ses rêves d'originalité, le jeune travailleur doit les laisser au vestiaire.

Alors, il ne lui reste plus en général qu'une idée en tête : ressembler aux adultes qui semblent, eux au moins, ne pas vivre une situation de rejet.

Pourtant, utiliser la créativité, les passions de la jeunesse, c'est loin d'être impossible. Régulièrement, on nous montre des reportages où l'on voit tel animateur de quartier, voire même un flic sympa savoir s'adresser aux jeunes comme à des adultes responsables et obtenir des trésors d'imagination et de dévouement pour une réalisation sociale, pour un quartier ou pour une bonne cause.

Seulement, ce sont encore des exceptions. La règle, c'est que des milliers de jeunes n'ont qu'une chose à faire : perdre leur temps à "zoner" dans les cages d'escaliers de leurs cités ou attendre que le temps passe entre les casques de leurs baladeurs.

A l'autre bout de la vie, à l'âge de la retraite, c'est encore pire, car là il n'y a plus d'espoir possible : la vie est derrière soi.

Le grand mal des personnes âgées, c'est la solitude. Il y a une solitude qu'on peut dire "naturelle", hélas. Les deux membres d'un couple ne finissent pas souvent leur vie au même moment. En moyenne les femmes vivent sept ans de plus que les hommes (respectivement 80 et 73 ans en France en 1992), et les couples sont donc séparés par la mort. A cette séparation s'en ajoute une autre plus lourde, plus profonde et qui n'est pas naturelle, avec les autres membres de la société.

Avec ses camarades de travail, puisque la vie est ainsi organisée qu'il faut trimer près de 40 ans avant de soudain ne rien avoir à faire. Avec la famille et les amis aussi, dans un très grand nombre de cas. Près de 3 millions de personnes âgées (2,8 millions exactement) vivent seules en France, c'est-à-dire une sur trois.

C'est une conséquence directe de l'organisation de la production. C'est que l'être humain n'a sa place dans la société que lorsqu'il est au plein de sa forme. Dès que celle-ci décline, il est jeté comme un citron pressé. Et on taille tout le monde à la même côte. Il n'y a pas de place pour ceux qui aimeraient travailler par exemple au rythme de leurs artères.

La retraite est souvent synonyme de gêne, de privations. Pour un ouvrier qualifié dont le salaire moyen a été de 7 800 francs, la retraite sera d'à peine 4 000 francs, pour une femme O.S., on arrivera tout juste à 3 000 francs grâce au minimum vieillesse... Chez les vieux, le nombre de suicides est en moyenne deux fois plus élevé que dans l'ensemble de la population.

Pire que l'argent, c'est la déchéance morale qui tue les vieux. Le mot "vieux" lui-même a d'ailleurs des sens opposés. On peut l'entendre en pensant à ceux qui sont mis au rancart, qui ne sont plus au goût du jour et dont les avis sont donc sans intérêt ; on peut l'entendre aussi avec respect : le vieux, c'est dans certains cas celui qui a vécu, qui a des décennies d'expériences, qui a connu des périodes dont on ne peut soi-même trouver trace que dans les films ou dans les livres, qui a de plus traversé des périodes différentes de l'histoire, ce qui n'est pas le cas quand on est jeune. Le vieux, c'est celui qui sait replacer les choses à leur place, être de bon conseil, etc.

Là encore, ce vieux-là, c'est l'exception. Pour un vieux "qui trouve sa place", qui est écouté, dont le savoir est une richesse utile aux autres, combien de vies qui sont des fortunes pour l'humanité croupissent sur les vieux matelas des hospices et des maisons de retraites ?

Reste donc l'âge adulte, celui auquel les jeunes, quand ils ne sont pas en révolte, aspirent à être de plain-pied. Être adulte aux yeux de ses parents, de la société, c'est le plus souvent commencer par fonder une famille. On commence donc par chercher l'âme sœur, et là patatras ! plus rien ne va. Toute la vie sentimentale ne semble être qu'une série d'échecs cuisants. Là aussi quand on a un exemple de pleine réussite, c'est un rare moment d'exception.

C'est que sans même y penser, le couple se met à fonctionner avec tout un tas de règles, de conventions. Quelles règles, quelles conventions ? Elles nous viennent depuis les contes de fées de la petite enfance jusqu'aux romans-photos de l'âge adulte qui, s'ils ne nous ont pas imprégné directement, ont imprégné les parents, les amis que l'on copie sans même y penser. Ce sont les titres des magazines qu'on lit sans même les ouvrir. Et tout cela se résume à une formule magique que vous connaissez tous : "un homme et une femme".

La vie réelle se casse les dents sur cette formule unique. La réalité est qu'il y a quasiment autant de situations et d'histoires qu'il y a d'individus et de couples. Tel homme vivra successivement avec deux ou trois femmes, telle femme choisira d'être seule un moment, connaîtra plusieurs hommes ensuite, etc., etc.

Surtout aucune formule n'est magique et ne donne le bonheur simplement parce qu'elle est appliquée mathématiquement. Et pas non plus celle que tout le monde rêve de faire vivre tout au long de sa vie : la vie à deux, rien qu'à deux, toute la vie.

On a peut-être un début de réponse à cette énigme en faisant un peu d'histoire. On s'aperçoit en regardant l'évolution des différentes formes qu'a prise la famille que l'idéal de la vie à deux n'a pas toujours existé avec autant d'ardeur qu'aujourd'hui.

Tout se passe en fait comme si cet idéal s'est développé pour compenser une réalité de plus en plus froide, celle de la vie en ville. C'est avec l'apparition des villes qu'on s'est mis à idéaliser ainsi l'histoire d'amour. Et c'est avec le développement des villes à grande échelle qui se produit sous le capitalisme, que les relations sociales sont de plus en plus coupées, émiettées et de moins en moins riches, qu'on se côtoie dans les cages d'escaliers, ou les transports sans même se voir, qu'on regarde ensemble la télé et qu'on n'a plus rien à se dire, que les boîtes aux lettres ne contiennent plus que des factures.

Auparavant, il y a à peine quelques dizaines d'années, la famille était bien plus vaste que le simple couple de parents avec leurs enfants. Lorsque l'économie est encore centrée sur la campagne, la famille, c'est aussi les grands parents, souvent des cousins et même des amis ou des voisins, et le tout est cimenté par le besoin d'être en assez grand nombre pour faire les travaux de la terre.

Dans cette famille-là, il y a bien sûr aussi des conflits de génération, des incompréhensions, des égoïsmes. Mais la vie commune, les travaux communs les relativisent et en résolvent une partie.

Arrivé en ville, le travailleur ne travaille plus du tout dans le cadre de sa famille. Dans le couple aussi, chacun travaille de son côté, et le cadre familial, s'il est encore un milieu protégé dans un monde bien rude, voit les conflits de générations ou les incompréhensions prendre plus souvent le dessus car il n'y a rien d'autre désormais. Et quand l'inverse se produit, quand on se comprend, quand on s'aime, cette vie à deux, exclusive, coupée des autres membres de la société, fabrique parfois l'amour fou qui peut produire les ravages qui font les films et la littérature modernes.

Les problèmes qui se posent dans le couple, comme les autres problèmes qui sont souvent des secrets de famille, on les subit, on en a parfois honte car on a l'impression qu'ils sont l'exception, qu'ils indiquent que l'on a échoué. Et cet échec est d'autant plus souligné qu'on a en tête le fameux idéal de la famille réussie.

Résultat de cette manière de voir les choses, une femme battue va être complexée et sera encore moins en situation de s'en sortir. Un enfant de divorcés va ruminer sur son sort, etc.

Mais ce que chacun vit comme un problème strictement personnel, "privé" dit-on, ce n'est que l'aspect individuel d'un problème bien plus général. Des enfants de divorcés, il y en a

un million deux cent mille en France (chiffres de 1992 concernant les moins de 18 ans), des femmes battues, on en estime environ 2 millions pour un total de 22 millions de couples (chiffres de 1988, 130 000 interventions de la police urbaine). Quant à l'enfance mal traitée, elle est estimée à 4% (étude de l'hôpital Bicêtre). Dans tous ces cas-là, la famille, en l'absence d'autres relations sociales est devenue tout l'inverse d'un lieu de protection : un lieu de calvaire.

Le pire, c'est que si la société, après avoir créé de fausses illusions, finit toujours par nous rattraper, et lentement mais sûrement, nous écrase sans même que l'on comprenne ce qui nous arrive, elle s'arrange en même temps pour donner l'impression qu'elle n'y est pour rien. Tout est fait pour culpabiliser les individus. Et même si on a droit à une assistante qu'on nous dit "sociale", il subsiste toujours l'impression que les premiers coupables, ce sont les gens qui ont des problèmes.

Il y a même des endroits où c'est flagrant et choquant. Une femme n'a pas intérêt à aller seule dans un commissariat après une agression à caractère sexuel, ou alors elle risque de revivre des moments difficiles, car la société policière qui reflète la société tout court donc dominée par les hommes, va la regarder d'emblée plus ou moins clairement comme la première responsable de ce qui lui arrive.

Cette société est non seulement incapable d'assurer le déroulement d'une vie harmonieuse, mais elle en rend coupables les citoyens eux-mêmes, alors que la plupart sont écrasés par son fonctionnement général, et aussi par l'absence de compréhension de ce fonctionnement.

Ce que voudrait surtout nous faire croire cette société, c'est qu'elle est la meilleure, et la seule possible. Mais la meilleure preuve que c'est un mensonge, c'est que cette société capitaliste est sans doute l'une de celles dont l'existence est la plus courte, à peine deux siècles, et que depuis qu'elle existe, elle est secouée de soubresauts incessants.

février – juin 1993